10

Enfants d'Alix

LE WEBZINE D'ALIXMAG' - SPÉCIAL FÊTES 2010-2011

INTERVIEW EXCLUSIVE

le grand retour de Gilles Chaillet

Gilles Chaillet et Chantal Defachelle
sa coloriste (madame Chaillet à la ville).
Photo : Manuel Picaud

André Juillard, Gilles Chaillet et Jacques Martin en 1984, lors de l'exposition Alix à la Chapelle de la Sorbonne. Photo DR

INTERVIEW EXCLUSIVE

le grand retour de Gilles Chaillet

Depuis Vinci, Gilles Chaillet n'a pas sorti de nouvelles publications. En 2011, le père de Vasco revient avec de nouveaux albums, et de nouveaux projets. Il profite de cet entretien pour revenir sur sa carrière, ses rencontres, et sa façon d'aborder la Bande Dessinée ! Un entretien passionnant, bourré de passion, d'émotion et d'humour !

Dossier préparé par Stéphane JACQUET

Comment naît un scénario de bande dessinée ? (De l'idée première à la documentation jusque à la réalisation des dialogues).

Pas si facile de répondre à cette question. Le cheminement en est mystérieux et les motivations fondatrices pas forcément les mêmes d'un album à l'autre. Le tilt de départ peut être un lieu qui m'inspire, découvert parfois par hasard, ainsi le périple oriental de Vasco doit beaucoup à un voyage en Iran où j'avais été invité par un éditeur pour réaliser une histoire illustrée de ce pays, ou bien à la suite d'une volonté, comme le «Diable et le Cathare» où je désirais faire quelque chose autour de l'héritage spirituel des cathares. Le fait de me rendre sur place aide beaucoup l'inspiration. Non seulement voir les paysages ou les monuments, mais également saisir la mentalité des gens, déguster leur cuisine et visiter les musées. Cependant, dans la plupart des cas, c'est un évènement historique, pas forcément connu, qui va servir de point de départ. Une autre motivation peut être l'antagonisme de deux caractères, les ressorts psychologiques d'un scénario sont important pour moi. Ainsi le tome intitulé «Rienzo» a trouvé son intérêt dans les rapports de Vasco et de Cola di Rienzo qui mettent en péril leur amitié ; l'attitude du maître de Rome pose problèmes à notre Siennois, comment soutenir les projets fantasques et cruels d'un homme par ailleurs très sensible à la flagornerie? Bien des fois, l'observation des gens que je connais a pu inspirer ma Muse.

En général, je pense à mon sujet longtemps à l'avance, je le laisse murir et bien souvent plusieurs plats sont ainsi au chaud, parfois durant plusieurs années : l'épisode des «Citadelles de Sable», un Vasco auquel je pense depuis une décennie, n'a pas encore été réalisé. Je crois que Jacques Martin procédait de même. Cependant, et c'est le cas des «Boucliers de Mars» que j'ai écrit pour Christian Gine, il arrive qu'une idée subite entraîne l'écriture d'un scénario complet dans la foulée. Je dois dire que j'ai tellement étudié l'histoire romaine que je me déplace dans ce monde comme si j'y avais vécu ; je peux très bien me promener dans ma tête sur le Forum sous l'Empire, je sais comment les gens que je croise sont habillés et se comportent, où se trouve le marchand d'esclave, l'avocat en quête de clients ou la diseuse de bonne aventure ; quant au décor, je suis capable de le visualiser mètre par mètre ; tous ces éléments aident à mettre en place une histoire cohérente. Ce d'autant plus que je connais fort bien la vie des personnages historiques que je vais mettre en scène, leur psychologie, leurs manies, leurs goûts. De même, si j'invente un personnage de magistrat, de centurion ou de simple esclave, je suis tellement familier de leurs conditions de vie que je sais comment les faire réagir dans telle ou telle situation. Combien de fois m'a-t-on dit que dans une autre vie j'avais dû être Romain. Le risque, c'est de se laisser emporter par le volume de sa documentation et par la passion de cette époque, de réaliser un ouvrage de spécialiste, on s'engage alors sur un chemin où l'on peut se retrouver seul et sans lecteur. Le génie de Jacques Martin est d'avoir réussi à éviter cet écueil en privilégiant le romanesque à l'historique ; je n'ai pas toujours eu ce savoir-faire, nous en reparlerons à propos de «la Dernière Prophétie». Mais il est vrai que mon envie eut été de raconter toute l'Histoire de Rome, de Romulus à Romulus Augustule, soit 1300 ans ! En revanche, lorsque je m'attelle à une période que je connais moins bien, je ne ressens plus ce poids et me laisse beaucoup plus facilement entraîné dans l'imaginaire : je connais moins bien la période médiévale (excepté en ce qui concerne l'Italie) que l'Antiquité. Certains épisodes de la série Vasco sont très ancrés dans l'Histoire, d'autres quasiment pas, ainsi «le Fantôme de Bruges» et la «Bête». Je projette un Vasco, «l'Ile aux Chimères», que je pensais se faire dérouler à Madère ; les lieux ne convenant pas, je vais créer une île imaginaire : je ne permettrai sans doute pas ce genre de liberté avec Rome et son Histoire.

Une fois les bases de départ établies, c'est en marchant que les idées me viennent le plus facilement. J'ai la chance d'avoir une forêt juste au-dessus de chez moi, le pépiement des oiseaux doit m'inspirer, aussi ai-je sur moi un dictaphone ; j'enregistre tout, bonnes et mauvaises idées, et je fais le tri une fois rendu à la maison. Les paroles gravées vous feraient sans doute parfois sourire et il m'arrive même de raconter n'importe quoi !

Entretemps, je réunis toute la doc. Cela n'a jamais été un pensum pour moi. Au contraire, cette tâche me permet de m'imprégner de mon récit, de l'envisager dans son décor, toujours important chez moi.

Photo : Manuel Picaud

En découvrant le scénario de Didier Convard, je me suis vite rendu compte que deux fois 46 pages ne suffiraient pas pour que je puisse remplir «le cahier des charges».

Lorsqu'il me semble que les différentes idées s'emboitent de façon cohérente, que la progression dramatique fonctionne, j'écris alors mon récit. A ce moment d'autres idées peuvent arriver ou au contraire certaines seront à écarter pour x raisons. Mon manuscrit compte entre 12 et 20 pages, selon le nombre de pages de l'album final. Il est rédigé de façon assez littéraire, comme une nouvelle, avec ça et là quelques bribes de dialogues ; mon texte est très imagé. Ainsi, je l'espère, ceux qui seront amenés à le lire, mon épouse, des amis, l'éditeur, prendront-il du plaisir à le découvrir. Il m'amène, en plus, à visualiser mon scénario, d'en projeter chaque image dans ma tête. Ensuite, partant de ce manuscrit, j'en détermine les séquences puis réalise une sorte de carnet de 46 ou 54 pages où je trace, page après page, le nombre de vignettes qui sera nécessaire tout en inscrivant, d'une courte phrase, ce qui se déroule dans chacune d'elles. Ce procédé, rapide, me permet, d'un coup de gomme, d'alléger une séquence ou d'allonger une autre, d'ôter ou rajouter une case, de telle façon que je parvienne à la page 46 sans me retrouver trop court ou trop long. Cependant je dois avouer qu'en général j'aurais aimé disposer d'un peu plus de pages dans l'album pour conserver le rythme idéal que j'avais imprimé dans mon manuscrit.

A partir de ce découpage très minimaliste de mon bouquin où chaque image est placée, je commence à rédiger les textes. L'écriture des dialogues est un moment privilégié, on se fait auteur d'une pièce de théâtre, les personnages trouvent leur vie propre. Comme Flaubert, excusez du peu, je lis mes dialogues à voix haute pour sentir s'ils sonnent justes, si on peut y croire, ce qui est important si vous souhaitez que votre futur lecteur puisse entrer dans l'histoire. Pour les dialogues parlés par des personnages anciens, il faut faire attention à ne pas employer des mots anachroniques, respecter un vocabulaire et une façon de s'exprimer de la dite époque, sans pour autant tomber dans le vieux «françois» qui sonnerait faux et compliquerait la lisibilité du récit. Il ne faut pas être vrai, mais seulement en donner l'impression, Boileau l'a dit avant moi, et de plus belle manière, à propos du théâtre.

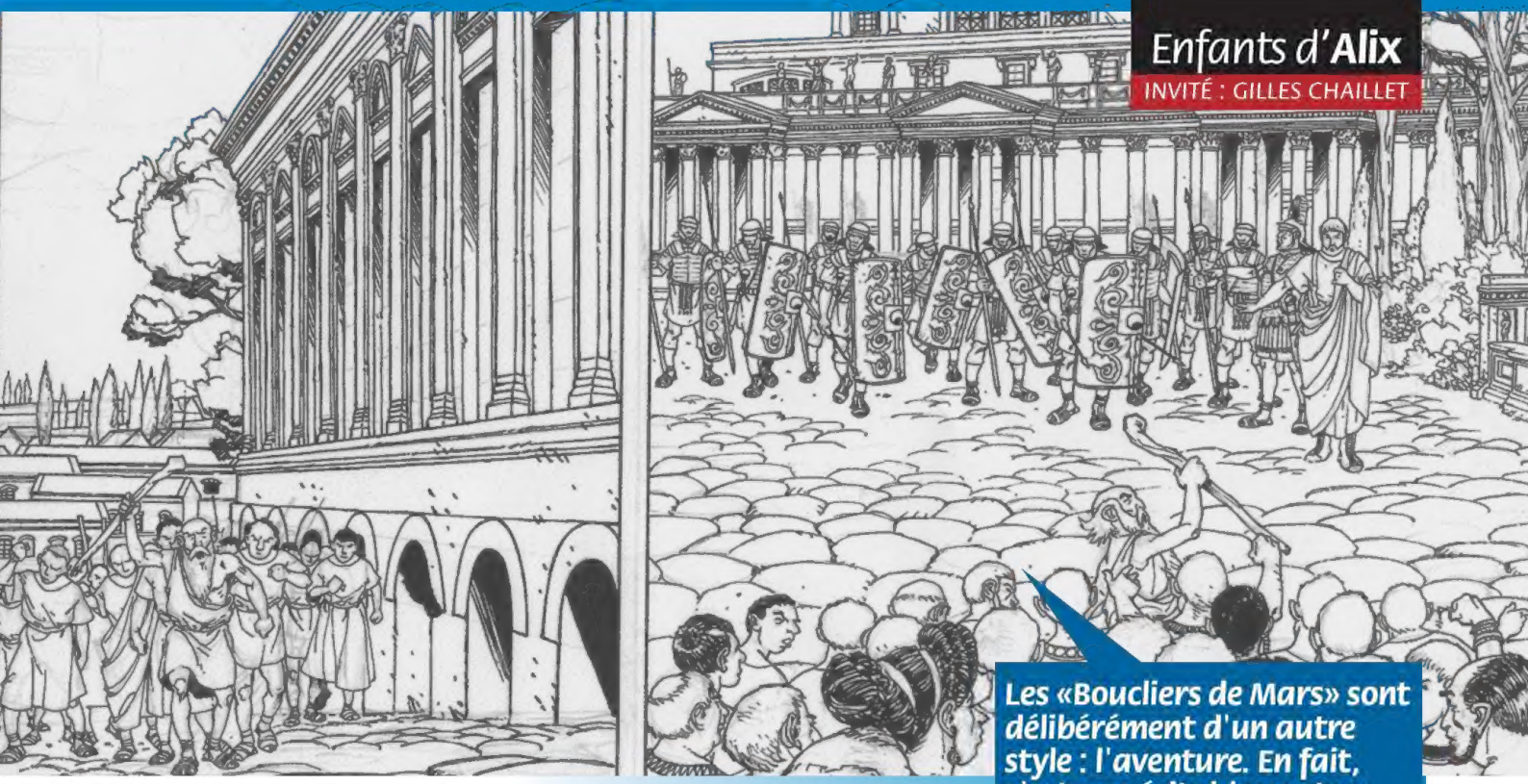
Vos récits sont toujours bien écrits et vos planches sont généreuses. En regardant vos crayonnés, publiés ici et là, on s'aperçoit que des références et des chiffres jonchent vos planches. A quoi servent-ils et comment composez-vous une planche ?

Jusqu'au «Vinci», je passais directement de mon carnet de découpage à la page définitive, sur un format 30x40, où je reportais les cases prédécoupées. Je commençais par des croquis sommaires puis je plaçais mes bulles (rectangulaires !) Après quoi j'affinais mes crobars, puis traçais mes lignes d'horizon et mes lignes de fuite, rude école de la perspective où Jacques Martin s'est révélé un maître. Lorsque j'ai abordé le «Vinci», c'était la première fois que je collaborais avec un scénariste depuis mon travail avec Martin. Or, Jacques m'envoyait des planches déjà esquissées. En découvrant le scénario de Didier Convard, je me suis vite rendu compte que deux fois 46 pages ne suffiraient pas pour que je puisse remplir «le cahier des charges». En effet, chaque planche comportait entre 8 et 10 cases et sur chacune Didier me demandait un luxe de détails impossibles à figurer sur d'aussi petites vignettes (ainsi la vue générale de Milan ou les plans sur la cathédrale), sans parler de la place prise par les phylactères. Aussi je lui proposai de transformer le 46 pages en 54. L'idée l'enthousiasma et nous reçûmes l'agrément des éditions Glénat.

J'ai alors réalisé l'ensemble des deux albums en croquis dans un format in octavo, des croquis relativement précis qui m'ont permis d'en discuter ensuite avec Didier, ce qui fut passionnant et extrêmement enrichissant (je dois dire que le succès de ce diptyque doit beaucoup, outre le talent de Convard, à l'osmose et à l'amitié qui nous unit). J'ai ensuite agrandi ces pages de croquis à mon format habituel de travail, soit 30cm x 40cm. A partir de ce moment la réalisation des planches s'est déroulée comme précédemment. Mise en place des textes et des perspectives de chaque image, ensuite dessin définitif des personnages puis des décors, travail parfois partagé avec un assistant. Vous avez remarqué ces petits signes cabalistiques, souvent des initiales suivies de chiffres, qui peuplent mes crayonnés : ce sont les références à la documentation : ainsi MLV43 me renvoie à un livre intitulé «les machines de Léonard de Vinci», page 43. Chaque meuble, chaque objet, chaque vêtement est ainsi référencé, vous n'imaginez pas le gain de temps !

Enfin l'encrage. Il est réalisé à la plume et à l'encre de Chine, sauf exception des trois premiers tomes de «la Dernière Prophétie» et des 15 premières pages du quatrième où j'ai utilisé des feutres. C'est en choisissant des planches pour une expo que je me suis rendu compte que je préférais celles réalisées à la plume : plus d'élégance. A mon avis. Cependant, mes problèmes de crampe de l'écrivain m'ont peu à peu amené à former un encreur, Marc Jailloux, qui m'a puissamment secondé sur l'encrage du Vinci et celui des couvertures de l'intégrale Vasco.

Arrive le moment de la couleur. C'est alors que Chantal Defachelle (madame Chaillet à la ville) entre en scène. Qu'est-ce que j'ai bien fait de l'épouser ! Lorsque je l'ai connue, elle n'avait jamais touché un pinceau de sa jeune vie. A l'époque je travaillais chez Dargaud et faisais des mises en couleur pour Bluberry (entre autres). Afin de nous libérer un week-end, je lui proposai de m'aider et lui préparai, derechef, un pot de couleur marron. Elle coloria tous les cuirs de l'album. Sans déborder. Oui, Monsieur ! Conséquemment, je lui ai



Extrait planche 4 des boucliers de Mars tome 1

Les «Boucliers de Mars» sont délibérément d'un autre style : l'aventure. En fait, c'est un véritable western romain que nous proposons, un «eastern» où les Romains joueraient le rôle des tuniques bleues et leurs ennemis, les Parthes, celui des Apaches.

confié de plus en plus de responsabilités. A partir des albums «l'Arme absolue» et «l'Or et le Fer», Chantal colorie tout, à l'exception, durant quelques histoires, des ciels qui demandent une technique éprouvée. Je ne compte plus le nombre de volumes qu'elle a mis en couleurs. Après avoir cédé sa place sur la série «Vasco» à la pétulante Isabelle Drouaillet, durant les deux derniers épisodes, elle a repris ses pinceaux pour le prochain titre. Comme moi pour le dessin, elle se documente beaucoup, puis nous parlons ensemble de l'ambiance de chaque séquence et tout son talent fait le reste. Ah, j'oubliais, elle cuisine également un excellent cassoulet et n'a pas son pareil dans la réalisation du filet de bœuf en croûte, au foie gras et aux morilles (peut-être devrait-elle essayer avec des truffes, ce ne peut pas être mauvais).

Bien que m'étant débarrassé de toute méfiance à l'égard des couleurs faîtes à l'ordinateur, nous restons fidèles aux coloriages traditionnels sur papier et à la main.

2010 aura été une année sans nouveauté, votre dernier album sorti est le passionnant Vinci. Quelles sont les sorties prévues pour 2011?

Après un 2010 sans réelles nouveautés, 2011 devrait s'avérer un cru plus prolifique. Pas de dessins signés Gilles Chaillet, ma main récalcitrante demandant des soins particuliers (il faudra donc attendre pour le Michel-Ange scénarisé par Didier Convard et votre serviteur). Mais pas mal de chose cependant.

D'abord la sortie, à la mi-janvier, de l'intégrale «Tombelaine» dans une très belle collection éditée par Casterman, dans un format sensiblement plus petit que celui des albums originaux, avec couverture cartonnée, jaquette à rabats et beau papier. Je viens de recevoir un premier exemplaire juste sorti d'impression, il est bien imprimé et très sympa. Il se lit comme un roman : 222 pages d'une traite ! Je l'ai relu ; j'en avais oublié les péripéties et j'avoue, dussais-je en rougir d'orgueil, je me suis régalé : il y respire l'air des feuilletons du XIXème siècle, un peu du Lotus bleu, beaucoup du film Alamo, et même - allez, soyons immodeste - une touche de Maupassant. Et le dessin de Bernard Capo, vivifié par ce nouveau format, n'y est pas pour rien. Il a magnifié le récit par une jolie touche poétique. Normal, Bernard est un poète.

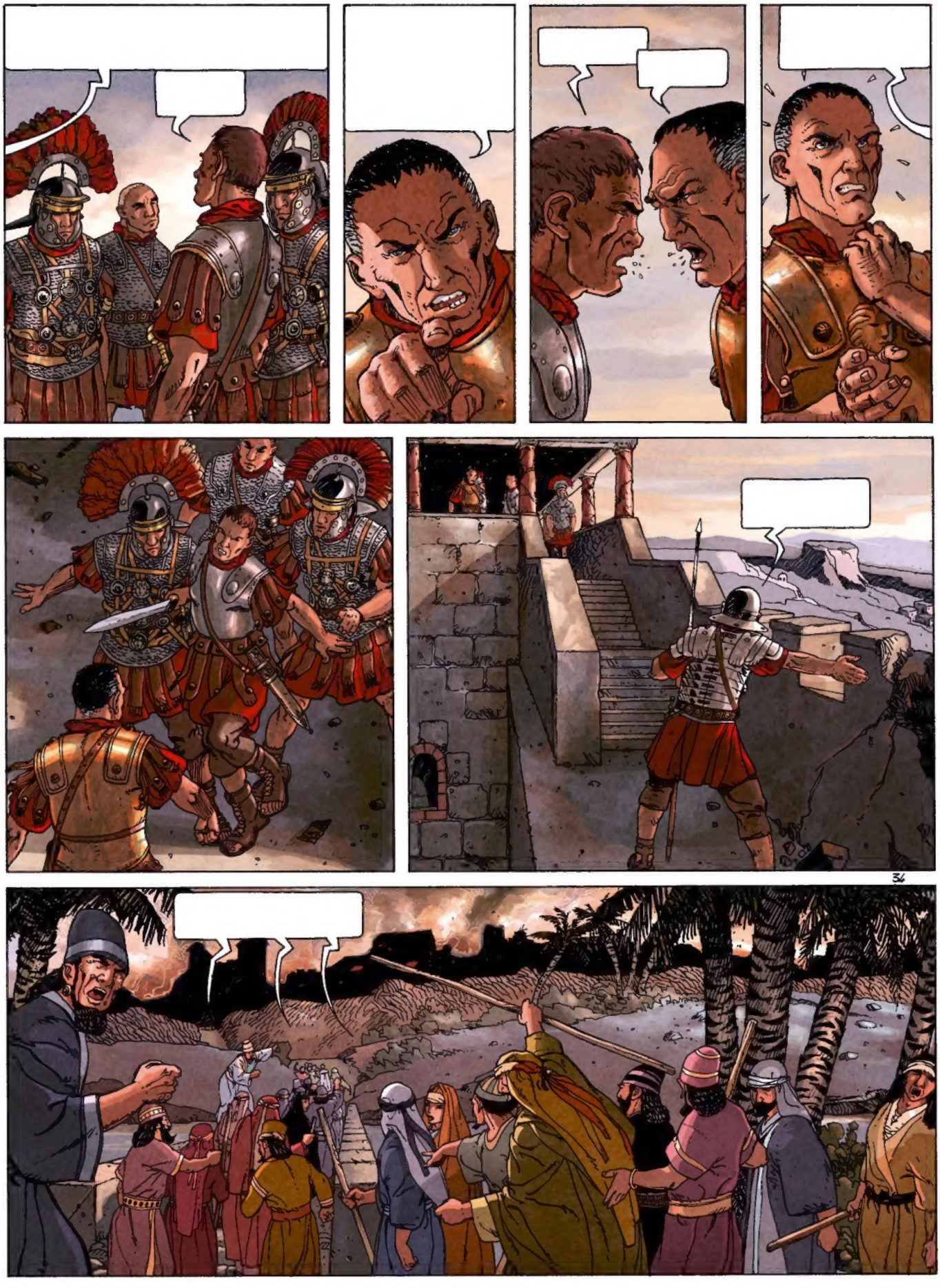
Ensuite, en mars, eh bien «les Boucliers de Mars». Enfin ! Nous avons mis un certain temps à trouver le coloriste idéal. C'est Frédéric Mangé, des éditions Glénat, qui a su le dénicher en la personne d'un Brivois, Antoine Quaresma. Son travail est magnifique. Il sert généreusement le superbe trait de Christian Gine qui a réalisé là l'un de ses plus beaux albums. La collaboration entre nous trois est un régal. J'espère que mon scénario se hisse à la hauteur de leur talent. En tous les cas, je n'ai pas voulu reproduire l'erreur commise, à mon sens, sur la «Dernière Prophétie». Non que je renie cette série, bien au contraire, elle a de l'ambition et plait aux historiens et autres intellectuels (notamment Régis Debray) par son sujet et son originalité. Mais je me suis laissé peut-être entraîner par ma passion et j'ai largué bon nombre des autres lecteurs en cours de route. Bien accueillie au moment de sa sortie, le premier épisode a quand même dépassé les 25000 exemplaires, la série a peut-être un peu dérouté certains lecteurs. Lors de dédicaces, on m'a parfois avoué que la lecture en était un peu compliquée. Il est vrai que développer deux histoires parallèles qui se déroulent à un siècle de distance dans le même décor de la Rome Antique peut égarer le «non-initié». Sans doute n'ai-je pas eu suffisamment de temps pour en écrire le scénario, le maîtriser et éviter les confusions. Qui plus est, les tomes 3 et 4 sont sortis avec trop d'espace dans le temps. Il n'empêche que je reste très attaché à ce récit et au tragique destin de son héros, Flavien. D'ailleurs, le cinquième et dernier tome paraîtra sans doute à la fin 2011, plus probablement début 2012, le dessin étant magistralement repris par Dominique Rousseau, le dessinateur du «Condor» chez Dargaud. Les «Boucliers de Mars» sont délibérément d'un autre style : l'aventure. En fait, c'est un véritable western romain que nous proposons, un «eastern» où les Romains joueraient le rôle des tuniques bleues et leurs ennemis, les Parthes, celui des Apaches. Un Bluberry dans l'Antiquité ! Avec fort construit aux confins du désert, village «pueblo», rivalité entre un vieil officier qui a grimpé tous les échelons avant de prendre le commandement dudit fort et un jeune tribun sans expérience sorti tout droit de l'aristocratie et directement promu à un haut grade. Le tout teinté d'un fort zeste de polar.

Sans doute dans la même période sortira, au Lombard, une intégrale des dossiers animés par mon fidèle ami Luc Révillon et parus dans l'intégrale «Vasco». Luc est également l'auteur du «petit Vasco illustré» et de «Mémoires de Voyages». Professeur d'Histoire, Tintinologue émérite, il s'est érigé en grand spécialiste de la BD, écrivant des essais à succès pour «le Triangle secret», «Giacomo C.», «le Décalogue» ou Jacques Tardi. Luc et son épouse, Dany, sont gens de qualité, à l'humour très anglo-saxon. Nous destinons cet épais mémoire aux lecteurs qui ont acheté tous les albums de la série, tome après tome, et n'ont donc pas racheté l'intégrale. Ce volume s'intitulera «Mémoires secrets de Vasco».

Vers avril sortira (enfin, là aussi) le «Dioclétien», «le trésor des martyres» dessiné par mon ancien assistant, Christophe Ansar. Les couleurs, en cours de réalisation, sont dues au talent bien connu de Dina Kathelyn, par ailleurs peintre étonnant. L'album, un travail de commande sur la vie de cet empereur romain (encore Rome), sera diffusé par le Lombard.

En décembre, si tout va bien, nous découvrirons le troisième opus de Frédéric Toublanc dans la série Vasco : «le Village maudit». Un épisode breton, noyé de pluie et de boue. Une reprise est un exercice périlleux dans lequel Frédéric s'en sort avec honneur. Il excelle dans les décors, même s'il en fait parfois un peu trop et

Les boucliers de Mars, dessin de Gine.



Les trésors des martyrs. Dessin de Christophe Ansar.

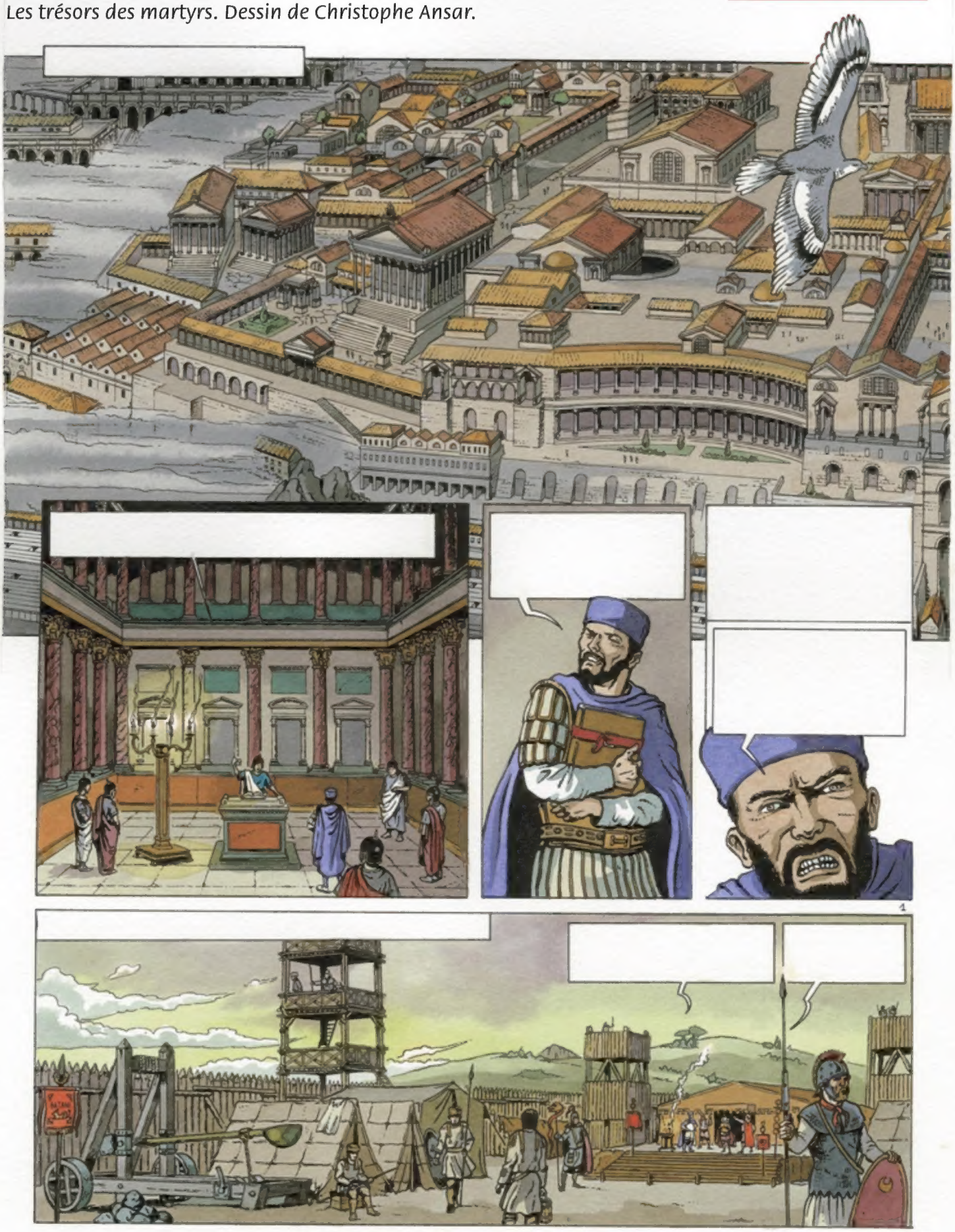


Image de la page 9 de la Foudre et la croix La dernière prophétie 5. Dessin de Rousseau.

Bien accueillie au moment de sa sortie, le premier épisode de la Dernière Prophétie a quand même dépassé les 25000 exemplaires, la série a peut-être un peu dérouté certains lecteurs.

asphyxie certaines cases : sans doute «le syndrome Chaillet» qui le pousse à en rajouter tant la série est reconnue pour ses décors. Il est plus irrégulier sur les personnages. L'ensemble, cependant, tient plutôt bien la route. De voir évoluer Vasco sous une autre main ne m'effraie pas, après tout j'ai moi-même démarré ma carrière en reprenant Lefranc. Et en tâtonnant à mes débuts. J'ai un sentiment instinctif par rapport aux dessins que Frédéric me présente : ça me plait ou ça ne me plait pas, je sens que c'est du Vasco ou que ça n'en ait pas, et je sais que les lecteurs ne plaisantent pas là-dessus. Cela dit, je comprends mieux à présent les réactions qu'a pu avoir Jacques Martin face à certaines de mes planches : le héros vous échappe un peu et, en même temps, il reste profondément dans votre cœur. Je me sentais le parrain de Lefranc, je reste le père de Vasco. Il réagit toujours en fonction de mes sentiments, de mon âme. Même si un dessinateur reprenait Vasco avec bien plus de talent que moi, ce qui ne doit pas être difficile, il ne pourrait pas se l'approprier totalement. Je ne dirai pas, à l'instar de Flaubert, Vasco c'est moi, non (et heureusement), mais il est mon fils, le troisième après les vrais, Christophe et Olivier.

Le principal souci que nous avons avec Frédéric reste son extrême lenteur (pas plus de deux pages par mois), ce qui réduit les parutions à une tous les deux ans et affecte la bonne santé de la série. Frédéric est un homme attachant, parfois un peu déroutant, une sorte d'extra-terrestre qui nous rappelle le fabuleux Jean Players. Un autre atout : le ponch de sa compagne, l'adorable Maud, exhale des parfums exotiques tout à fait revigorants.

Avant les fêtes, devrait également paraître un projet qui me tient beaucoup à cœur, et qui n'est pas de la BD: «Roma Amor, petites flâneries dans la Rome éternelle». Rome toujours. Un beau livre composé de mes nombreux souvenirs romains, une suite d'anecdotes que je souhaite savoureuses et une visite enflammée de la ville actuelle illustrée par les centaines de photos (en réalité des milliers, mais il aurait fallu douze tomes) que j'ai prises lors de mes dix-huit voyages, mais aussi de dessins et d'aquarelles d'amis dans la BD, dont Jusseaume (il m'a déjà envoyé le sien), Gine, Mangin, Luguy, Dermaut, Convard, Capo, j'espère Juillard, Delitte et d'autres. Quelques clins d'œil à la «Rome des Césars» et, en principe, beaucoup de pages. Le staff Glénat vient chez moi dans trois jours pour tout mettre au point.

Votre personnage fétiche, Vasco, poursuit sa route sous la plume de Frédéric Toutblanc. Je trouve d'ailleurs sa reprise excellente. Je voudrais connaître votre sentiment de voir évoluer Vasco sous une autre main.

Vasco va rencontrer, dans une future histoire, «les Enfants du Vésuve», avant de découvrir «la Cité ensevelie». Le premier volet de ce double album nous fera remonter dans l'enfance de Vasco, lors de ses vacances picaresques à Naples.

Un autre projet prend des dimensions pharaoniques : «Roma Aeterna». Une douzaine de volumes, si la série marche, pour raconter l'histoire d'une étrange statue qui symbolisait l'éternité de Rome et qui a réellement existé. Son histoire à travers les siècles, depuis l'aube des temps, et celle de deux familles qui s'en sont disputé la garde à travers les tempêtes de la grande Histoire. Nous y croiserons Enée, Hannibal, César, Caligula, le pape Formose, Charles-Quint, le Bernin, Mussolini, Fellini et bien d'autres. Qui représentait exactement cette statue aux pouvoirs maléfiques comme bénéfiques, cette effigie qui rendait aveugles les hommes qui osaient la regarder ? Qui se cachait derrière cette belle femme aux yeux bandés et semblait porter la malédiction à ceux qui en possédaient la marque : un tau au creux des reins ?

De Lefranc à Vinci, en passant par Vasco, Intox, Tombelaine, et La dernière prophétie, quel est votre album ou récit préféré ? Je parle de récit car Intox, Tombelaine, La dernière prophétie et même Vinci sont une histoire, les chapitres en sont les différents albums. Je ne parle pas ici de la Rome des Césars ou des voyages d'Orion/Alix, qui ne sont pas des récits de bandes dessinées, mais aussi passionnant à réaliser!

Ca, c'est la question qui tue. C'est un peu comme si on me demandait lequel de mes enfants je préfère. Quand on crée une histoire, on a l'impression qu'elle va être la meilleure qu'on n'ait jamais écrite. Illusions, bien sûr… Cependant, dans la série Vasco, j'éprouve un attachement particulier pour le cycle Rienzo. Peut être parce que le premier tome de ce cycle se trouve être le tout premier album de la série ; sans doute parce que Rome en est le sujet central ; surtout en raison de la personnalité complexe de Rienzo que j'ai surnommé, dans un opuscule publié avec le coffret «Rienzo», le dernier des Césars. Un cycle qui s'achève sur d'amers constats. Sur le désabusement. J'aime bien les livres qui ne finissent pas trop bien. D'ailleurs les miens finissent souvent dans le drame, ou du moins dans la nostalgie. Serais-je pessimiste ou, plus probablement, lucide face à un monde qui n'a jamais tourné bien rond ?

Pour Lefranc, c'est peut-être plus facile à déterminer. N'étant pas le concepteur ni le scénariste de la série, j'ai davantage de recul. Mes préférences vont vers «les Portes de l'Enfer» et «l'Arme absolue». J'aime beaucoup, également, «Opération Thor» et «la Crypte». Mon vrai préféré, je ne l'ai pas dessiné : c'est «l'Ouragan de Feu». Un formidable scénario qui, près de vingt ans avant la crise pétrolière, anticipait sur notre monde actuel : du très grand Jacques Martin.

Je vous ai confié, plus haut, le plaisir que j'avais eu à redécouvrir Tombelaine, l'attachement que je ressens pour la dernière prophétie. Je pourrai ajouter le regret de l'échec d' «Intox». J'ai adoré scénariser cette série. Pour la première fois, je me confrontais à l'époque moderne et à ses problèmes. Cerise sur le gâteau, François Dermaut m'avait trouvé un excellent dessinateur en la personne d'Olivier Mangin, un ch'timi qui s'est révélé être, de surcroit, un type bien, quelqu'un

Crayonné du Vinci tome 2. Gilles Chaillet.

qui n'a pas hésité à poursuivre jusqu'au bout la série malgré son naufrage alors qu'il n'y était pas obligé. Un ami. Lui aussi. Sensible et très ouvert à tous les aspects de la culture, de la vie. L'enthousiasme était là, pas les lecteurs. Dans ces cas, on cherche toujours une responsabilité autre que la sienne. Franchement, comme dirait un certain Nicolas, les meilleures conditions de vente n'étaient pas réunies. Nous ignorions, Olivier et moi, que la collection Bulle noire au sein de laquelle était publié «Intox» était, en dehors de Gil Saint-André, totalement moribonde. A un point tel que le premier numéro de la série s'était hissé, malgré de faibles ventes, à la deuxième place de la collection. Le tirage fut à l'avenant de cette dernière : moribond. Il fallait vraiment chercher pour le trouver au rayon des libraires. Et, comme une catastrophe annoncée, d'album en album, nous sommes tombés à 3000 exemplaires pour le dernier tome. Peut-être aussi y a-t-il eu une autre raison : l'histoire se basait en partie sur les problèmes des cités or je crois que les gens, lorsqu'ils lisent une BD, cherchent une évasion. Les mêmes problèmes, lorsqu'ils explosent dans le Bronx, les excitent davantage : c'est loin de chez nous et le rêve américain a laissé des miettes. Dans un forum internet, un lecteur s'est exprimé : «Intox», c'est super. Quel dommage que ça ne se passe pas en Amérique ! Le rêve… Je ne regrette pourtant pas d'avoir pondu ce scénario. Je pense qu'il était digne. Et il m'a permis de rencontrer Olivier.

«Le Vinci». Une autre histoire d'amitié. Une vieille amitié. Cela faisait bien 25 ans que Didier Convard et moi partagions l'envie de travailler ensemble. C'est l'Italie de la Renaissance qui nous a permis de concrétiser cette aventure. Et quelle aventure ! Le type même du scénario que j'aurais voulu trouver. Mais seul un esprit pervers comme celui de Didier pouvait enfanter cette sublime horreur. Je plaisante, bien sûr. Afin de nous documenter, de nous éclairer des flamboyances de la Renaissance, nous sommes allés passer, avec nos épouses, une douzaine de jours à Milan, Florence, Rome et Venise. Didier ne connaissait pas l'Italie. Ce fut un enchantement de la lui faire découvrir, de partager une passion. Et ce fut fascinant, jour après jour au fur et à mesure de nos visites, de voir évoluer l'intrigue, d'assister à l'épanouissement des personnages. Une belle leçon de scénario sur fond de pins parasols, de brouillard vénitien ou de cyprès toscan.

Pouvez-vous nous parler de la confection de ce fameux plan de Rome. Je sais également que des expos tournent autour du monde , une édition Japonaise de la Rome des César est sortie l'an dernier. Je me souviendrai toujours, lors d'un voyage au Japon, en regardant le journal local, lire un article sur votre travail! Cette reconnaissance internationale doit vous faire plaisir ?

Ah, le plan de Rome ! La grande aventure de ma vie ! Un rêve de gosse qui trouve son aboutissement ! Et, derrière ce projet un peu fou, probablement le Gilles Chaillet le plus vrai. Allons, voilà que je me mets à parler de moi à la troisième personne !

Je n'avais pas dix ans lorsque l'idée de reconstituer Rome «au temps des Romains» commença à me titiller l'esprit. Lorsque j'ai découvert la Ville Eternelle à l'âge de 19 ans, j'avais déjà trois plans de Rome derrière moi. Assez naïfs, bien sûr, surtout les deux premiers. Tous les matins je me rendais au musée de la Civilisation Romaine, magnifique lieu où se trouve une formidable reconstitution en relief de la Ville au quatrième siècle. Plus de vingt mètres de diamètre ! Et, perdu dans cette grande salle, j'accumulais des croquis, des plans, des relevés, des photos que je comparais, au retour, avec les textes anciens et les résultats des fouilles. Je n'imaginais évidemment pas que ce que j'étais en train de préparer dans ce musée, ce fameux plan de Rome, serait exposé, ad vitam aeternam, dans cette même salle, tout près de la maquette, quelques quarante années plus tard. Lorsque, avec Chantal, nous nous sommes retrouvés au musée de la Civilisation Romaine le soir du vernissage, sous les applaudissements d'un essaim d'archéologues, d'historiens et de journalistes, j'ai eu une grosse larme à l'œil. Quel chemin parcouru ! Autour du plan, il y avait de multiples planches des voyages d'Alix que j'avais dessinées sur Rome, de la «dernière Prophétie» également. Et derrière, des bas-reliefs de la colonne Trajane ou de l'arc de Constantin ! Les gens du musée avaient même monté un stand, une sorte de petite librairie décorée d'une repro en couleurs du plan, où l'on pouvait l'acquérir sous toutes ses formes : en poster, sac à dos, puzzle, cartes postales, cahiers ou marque-page. Comment ne pas être émotionné ? L'expo a eu un grand retentissement dans la presse italienne, elle a même fait la une de plusieurs quotidiens et m'a valu plusieurs interviews à la télévision. Des conférences, des séances de dédicaces, des animations scolaires ont été organisées. Un véritable tourbillon qui n'est pas encore tout à fait retombé dans ma tête de petit garçon qui, par un beau jour, avait rêvé de reconstituer Rome…

Avant d'arriver au musée de la Civilisation Romaine, l'expo avait pas mal voyagé : Paris, musées archéologiques d'Arles (créateur de l'expo), de Périgueux, de Sens, de Fourvière (à Lyon), de Fribourg en Suisse, Berlin, Bruxelles, Narbonne… la liste n'est pas exhaustive.

Le bouquin, lui-même, a été traduit en Italien (hélas épuisé à ce moment), en Allemand et… en Japonais : une belle surprise qui, chez Glénat, nous a, à tous, procuré un grand plaisir. Le monde anglo-saxon, pourtant féru de romanité, reste malheureusement imperméable à l'achat de droits ; il est plus habitué au contraire : vendre sa propre littérature !

Marc Jailloux, votre encreur sur Vinci, sort en janvier prochain une reprise très réussie d'Orion, Les Oracles. Pouvez-vous nous parler de Marc, vous qui le connaissez bien...

Ma rencontre avec Marc Jailloux est à marquer d'une pierre blanche. D'abord parce que Marc est la gentillesse incarnée. On peut compter sur lui. Et puis aussi parce qu'il possède un talent «intelligent».

J'ai fait sa connaissance grâce à un appel sur internet que j'avais lancé pour reprendre le dessin de la série Vasco. En effet, mes différents projets ne me laissaient plus le loisir de la poursuivre. J'ai reçu une dizaine de propositions dont celle de Marc. Disons le tout net, il n'était pas au point (et c'est bien dommage), mais son enthousiasme m'a touché. Il prit acte de

Gilles Chaillet et Marc Jailloux. Photo : Manuel Picaud

mon refus mais me demanda si j'accepterais la possibilité qu'il m'adressât ses futurs dessins et BD afin de le conseiller. Très vite, j'ai constaté les progrès qu'il accomplissait d'un envoi à l'autre. Pas besoin de lui répéter deux fois la même chose, lorsqu'on lui apprend un truc ou qu'on lui fait une critique, il comprend sur le champ.

Le jour où il m'apporta un dessin d'Alix à cheval, je mesurai le chemin parcouru. Notamment sur l'encrage. Je lui confiai alors quelques planches originales de «la Dernière Prophétie» et leurs crayonnés sur photocopies, et lui lançai ce défi : qu'il scanne les photocops en bleu sur un papier à dessin et qu'il les encre, et si, un jour, je ne parvenais pas à reconnaître ma planche de la sienne, eh bien je l'engagerai. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que Marc devienne mon assistant.

Travailler avec lui est facile. Au début, je me suis réservé à encrer les décors de nature ; la façon de traiter l'herbe, les arbres ou les nuages est presque une sorte de signature où l'instinct compte autant que la technique et, dans mon dessin, le rendu de la texture des matières a son importance. Mais j'avais en Marc un petit frère jumeau ; il ne lui fallut pas longtemps pour piger mes trucs et faire aussi bien que moi. Qui plus est, sa conscience professionnelle est telle que lorsque je lui faisais une critique (chose rare) il était très malheureux, voire stressé. Lors de la réalisation du Vinci I, il venait une fois par semaine à la maison. Regroupé avec Chantal et moi dans mon petit atelier encombré de livres et de CD, nous bossions dans une ambiance légère, tout en discutant Jazz ou de l'avenir de la BD. Le soir il repartait avec une ou deux planches et les ramenait la semaine suivante, encrage terminé. Marc est toujours à l'heure : c'est une qualité essentielle pour un dessinateur de BD.

Je ne suis pas trop étonné de l'osmose que nous avons partagée dans notre travail, pas plus de celle qu'il ressent avec le dessin de Jacques Martin lorsqu'il dessine Orion: il est tombé dans la marmite depuis bien longtemps. Et puis nos goûts sont très proches. Comme moi, il aime l'Antiquité, la bonne chair, la photo, Rome, Duke Ellington, Paolo Conte, Brel et les Platters. Donc il ne peut pas être tout à fait mauvais…

J'ai vu les planches coloriées et la couverture du nouvel Orion. J'ai été confondu (c'est sans doute la chaleur). Pour moi, il est le meilleur repreneur du style Martin, et de la meilleure époque. Certes, Francis Carin, Christophe Simon et Rafael Morales, ce dernier pour les décors, n'ont pas démérité, très loin de là, mais je crois que les fans de Jacques vont être très heureux de replonger dans leur enfance (pour les plus âgés) au temps où, recevant le journal «Tintin», ils découvraient, fascinés, un nouvel épisode d'Alix. Nostalgie, quand tu nous tiens… Je souhaite à Marc beaucoup de chance mais je pense qu'il n'en aura pas besoin.

J'ai vu les planches coloriées et la couverture du nouvel Orion. J'ai été confondu (c'est sans doute la chaleur). Pour moi, il est le meilleur repreneur du style Martin, et de la meilleure époque.

Jacques Martin s'en est allé en janvier dernier. Pouvez-vous nous parler de l'homme, de son œuvre et de ce qu'il a apporté au 9e Art?

Pour moi, en ce qui concerne Jacques Martin, tout a commencé à la planche 4 de «la Tiare d'Oribal» dans Tintin. C'était en 1955 et j'avais loupé les trois premières pages de l'histoire pour cause de relâchement dans les études. Sanction paternelle qui fut compensée par le cadeau de l'album un peu plus tard. Ce jeudi là, j'ai su qu'un jour je ferai de la bande dessinée. En même temps, grâce aux légionnaires d'Alix, je m'engouffrais très vite dans l'Histoire du monde romain.

J'allais avoir trente petites années quand je fis la connaissance de Jacques chez Casterman, à Tournai, rue des Sœurs noires, un ancien couvent, austère, ça ne s'invente pas. Cette journée fut le grand tournant de ma vie, puisque, après douze années de maquettes, de mises en couleur et d'assistanat au grand Uderzo (des Romains aussi), douze années remplies d'excellents souvenirs, je postulais pour la reprise de Lefranc. Innocent que j'étais ! C'était en mai 1976. Il faisait très chaud, poisseux même, un ciel blanc sans grande pitié pour les pauvres êtres humains. Et j'avais le cœur qui battait très fort. Je suis arrivé le premier. Une voiture de chez Casterman était venue me cueillir à Lille. On me fit attendre (très peu de temps) dans un grand salon boisé. Une voix de stentor résonna depuis le couloir et bientôt la porte s'ouvrit. Je n'avais jamais vu Jacques Martin, sinon sur de mauvaises photos parues dans le journal Tintin et, en ces temps reculés, il n'y avait guère de salons BD pour rencontrer des auteurs. Introduit par Didier Platteau, le directeur éditorial de chez Casterman, le maître entra. Un empereur romain faisait son entrée. Et, j'avoue, je ne m'y étais pas préparé. Il ne me fit pas baiser sa bague, dans la Rome antique ça ne se pratiquait pas, mais me crucifia d'une terrifiante leçon de dessin dont les échos me hantent encore, trente-cinq ans plus tard. Il n'avait pas tout à fait tort, le bougre ! J'avais réalisé quelques images en y incorporant les éléments de la série qui me paraissaient les plus importants ; Casterman les lui fit parvenir avant notre rencontre. Il me les rendit couvertes de corrections au rouge ; il y en avait partout, perspectives, cadrages, anatomies, rien ne paraissait lui convenir. Je compris une chose, si, d'aventure, nous collaborions ensemble, le maître serait toujours lui. Par la suite, je me rendis compte qu'il pratiquait de la même façon avec tous ceux qui travaillèrent avec lui. Chacun à sa place. Puis Jacques s'adoucit, une chose l'intriguait : mon style, si proche du sien. Bien des essais avaient été commis avant mon arrivée, certains par de grandes signatures, mais aucun n'approchait sa façon de faire. Alors, il me donna ma chance. De cela je ne l'en remercierais jamais assez.

Plus de vingt années de collaboration nous ont liés, avec des hauts et des bas. Il savait être cinglant quand il le voulait. Je dirais même qu'il entretenait sa légende. Il aimait paraître impérial, caustique, manipulateur - Axel Borg, quoi. Mais ce roc cachait quelques faiblesses. Et c'est ce qui le rendait parfois très attachant. A n'en point douter, il avait gardé des cicatrices de son enfance orpheline, certains albums en témoignent ? Il n'y a qu'à regarder le nombre d'orphelins qui peuplent son œuvre ; relisez, également, cette curieuse séquence de «l'Apocalypse» où la mère

Gilles Chaillet, Jacques Martin et Pierre de Broche en 1992. Photo : DR

de Borg feint d'avoir abandonné son petit Axel, encore gamin. Derrière l'homme fort se cachait le doute, ce doute qu'il évoquait à de rares occasions, et qu'il repoussait en se donnant l'apparence d'un chef. A mon avis, c'est ce mélange «explosif», joint à sa grande culture, qui a fait naître ce véritable Auteur qu'était Jacques. En ce début de XXIème siècle où des tas d'auteurs «modernes» et très parisiens s'alanguissent sur leurs problèmes existentialistes -ce qui fait la délectation de «Télérama»-, on a tendance à oublier ce que Jacques a apporté dans la psychologie des personnages de papiers. Avec Hergé, La référence, pas toujours bien assumée. La rencontre entre Lefranc et Borg, dans le «mystère Borg» est un sommet de la BD ; replongez-vous dans cet échange où Borg, via Lefranc, se moque de la censure qui obligeait, dans les années cinquante, le héros de BD à être un modèle parfait pour la jeunesse, un homme qui jamais ne fume ou ne boit. On sent là que Jacques se délecte. Plus loin dans le même album, la rencontre entre Borg et le buste de l'empereur Vespasien nous en révèle beaucoup sur l'auteur Jacques Martin. A cette époque, Jacobs, autre grand du journal «Tintin», ne mettait en scène avec Olrik qu'un personnage extrêmement manichéen. Et les Weinberg, Jijé, Craenhals et autres nous en présentaient des clones. Axel Borg se détache nettement de ses collègues maléfiques du neuvième art. Pour moi, c'est le plus beau des méchants.

Van Hamme ou Desberg sont de bons scénaristes. Qui oserait dire le contraire ? A mes yeux, ils ne sont pas des auteurs. Ils ne s'investissent pas aussi profondément dans leurs personnages, décalques bien souvent de héros de films ou de romans américains. Même si leurs récits peuvent s'avérer passionnants tout n'y est que stéréotypes excellemment mis en scène. A l'encontre, si Jacques montre parfois des faiblesses dans la narration de certains albums (jamais dans les premiers), s'il ne maîtrise pas toujours les ficelles du scénario à l'américaine, ses histoires témoignent souvent de plus de profondeur et au final, pour moi, de plus d'intérêt. Il y a certainement plus matière à disséquer, pour les exégèses de la BD, dans le contenu d'un Alix ou d'un Lefranc que dans un XIII ou un IRS. Ajouter que Jacques Martin est l'inventeur de la véritable BD historique n'est pas très original tant c'est une évidence. Le premier, il s'est documenté sur le sujet qu'il comptait nous raconter. Pas parfaitement à ses débuts, il s'en est plusieurs fois expliqué - la doc était plus difficile à se procurer - mais il l'a fait de mieux en mieux au fur et à mesure que son œuvre avançait, incitant les générations futures d'auteurs de BD historiques à des investigations de plus en plus fines. Jacques nous a présenté, entre autres époques, une Antiquité classique lumineuse, quelque peu héritière des historiens du XIXème siècle et des tableaux de Gérôme ou de David. Depuis ces trente dernières années, les recherches historiques et archéologiques ont avancé de façon prodigieuse ; on s'est intéressé sur les réalités économiques et sur les mentalités et cela a fait évoluer l'image qu'on se faisait de l'Antiquité. La Rome d'Alix ne ressemble pas à celle de la série «Rome» et il y a beaucoup de chance que cette dernière soit plus proche de la réalité. Il n'empêche, Jacques «comprenait» l'Antiquité, à preuve les nombreux exemples de rêves dans son œuvre qui témoignent de l'importance des songes dans la vie romaine. Mais, surtout, il a permis à plusieurs générations de mieux connaître et d'aimer cette grande période de l'Histoire. J'en sais quelque chose.

Le travail nous a séparés, il en est un peu responsable. Il l'a regretté, puis m'a proposé de nouveaux scénarios. Il était trop tard. Entretemps je m'étais engagé vers d'autres voies (romaines), vers ce qu'il était inévitable que je crée un jour : une série romaine. «la Dernière Prophétie» puis «la Rome des Césars» ont prouvé mon attachement à la Ville Eternelle. Ces deux opera lui doivent beaucoup car sans ma rencontre avec Alix puis avec son créateur, aurais-je un jour pu commettre ces livres ? Jacques a nourri en son sein un auteur qui, fatalement, pétri de l'art de son maître, se lancerait un jour sur les sentiers de la romanité. Je crois qu'il l'avait compris et s'y attendait, les «voyages d'Alix» n'avaient pas étanché ma soif de montrer Rome. Autant la parution de Vasco l'avait agacé - peut-être craignait-il à l'époque que je lâche Lefranc, ou que je le bâcle pour mieux me consacrer à

Ajouter que Jacques Martin est l'inventeur de la véritable BD historique n'est pas très original tant c'est une évidence.

Il a permis à plusieurs générations de mieux connaître et d'aimer cette grande période de l'Histoire. J'en sais quelque chose.

ma série (il l'a laissé entendre, les lecteurs jugeront) - autant celles de mes albums romains lui parurent naturelles. Je ne l'ai pas revu depuis la sortie de «la Rome des Césars», au dernier festival de Sierre ; il est parti sans que je le revoie et cela me chagrine, il m'avait beaucoup apporté. Et puis si le maître se montrait sévère, parfois injuste, l'homme avait ses bons moments. Ses excellents moments. Chose qu'on a rarement rapportée, il était doté d'un solide sens de l'humour, parfois acerbe il est vrai, et ses conversations, pour être souvent à sens unique, étaient toujours passionnantes ; la diversité de sa culture m'a toujours bluffé. Et lui aussi aimait à s'attabler dans un bon restaurant, à Saint-Germain des Prés, à Strasbourg ou près de la Grand Place ; il avait un solide appétit. De tout. A son travail, il était l'exemple de la rigueur, passionné par son œuvre a un point tel qu'elle a fini, peut-être, par le phagocyter.

Je remercie les réalisateurs d'Alix Mag' de m'avoir invité sur leur site, particulièrement mon ami Stéphane Jacquet, auteur de mon «asticotage». Se raconter est un exercice particulièrement égocentrique, pas désagréable du tout. D'après ce qu'on ma dit, cette interview devrait paraître pour les Fêtes, alors à tous je souhaite un joyeux Noël et une très bonne année. Merci de m'avoir lu.

alixmag.canalblog.com
www.alixintrepide.org
www.alixintrepido.es
lectraymond.forumactif.com
bd75011.blogspot.com

Ed'A

Les enfants d'Alix vous souhaitent une excellente année 2011

Photo : Daniel Somogy

L'actualité non-officielle des Enfants d'Alix

Ne manquez pas
notre prochain numéro Ed'A/AlixMag
Spécial Anniversaire Jacques Martin